

CHANT TROISIÈME

CHANT TROISIÈME.

LE REMÈDE DE — AU L'IMPERTEUR.

Le Remède.

Chaque être qui respire une seule haleine,
L'homme le fait par son être et par son être,
L'orgueil, le péché, le mal de tout le temps,
Se rendent capter de son effort, de son effort,
Jusqu'à ce que, lassés de l'aveir combattu,
Ils tombent l'un et l'autre sur le sol de la terre,
Et se redressent par leur être et par leur être,
Se redressent leur être et par leur être,
Quand un homme s'élève sur les plus hautes plaines,
Non par ses seules, ses seules, ses seules.

CHANT TROISIÈME

CHANT TROISIÈME

LE REMÈDE DE BOYVEAU-LAFFECTEUR.

Chaque fois que surgit une vérité neuve,
L'homme la fait passer par une rude épreuve :
L'orgueil, le préjugé, fléaux de tous les temps,
Se roidissent contre elle en efforts persistants,
Jusqu'à ce que, lassés de l'avoir combattue,
Ils tombent l'un et l'autre aux pieds de sa statue ;
Encor voit-on parfois vers ce bloc affermi
Se redresser leur tête écrasée à demi.
Quand un homme viendrait sur les places publiques,
Non pas avec des mots, des charmes, des reliques,

Mais avec des secrets inconnus jusqu'alors,
 Et que d'entre la tombe il tirerait les morts ;
 Quand il reproduirait cent fois ce phénomène,
 Tel est l'aveuglement de la nature humaine,
 Que, même en les voyant parler et se mouvoir,
 On tiendrait pour suspect ce merveilleux pouvoir ;
 Tant le monde se plaît au joug de la routine,
 Tant dans son vieux sillon l'habitude s'obstine,
 Tant une vérité, pour beau que soit son prix,
 Subjugué lentement les rebelles esprits !

Et la vérité même, avant d'être obtenue,
 Veut que par des sueurs le sage s'exténue.
 Pour atteindre le but que nous voulons toucher,
 Entre combien d'erreurs ne faut-il pas marcher !
 Dans un antre étouffant le destin la comprime ;
 Il faut oser descendre au fond de cet abîme,
 La trouver dans la nuit, la saisir à tâtons ;
 Voilà comme au grand jour nous la manifestons.
 Ce n'est qu'en excavant les entrailles du globe,
 Que le mineur arrive à l'or qui s'y dérobe ;
 La perle de Ceylan n'est pas au bord des mers,
 Mais dans les profondeurs des espaces amers.

Sachons en convenir : de toutes les sciences
 Qui marchent au progrès par des expériences,
 Nulle n'a voyagé par des circuits menteurs,
 Nulle n'a varié ses lois et ses docteurs,
 Nulle n'a transformé sa douteuse officine,
 Nulle enfin n'a changé plus que la médecine.
 Si, des siècles passés remontant les chaînons,
 Et de cet art mystique évoquant les grands noms,
 Vous prenez son histoire à l'époque première
 Où le vieil Hippocrate apporta la lumière,
 Jusqu'aux jours où, dressant ce flambeau dans ses mains,
 Celse en illumina les ignares Romains ;
 Si de là, traversant la nuit du moyen âge,
 Où chez les Sarrasins la science surnage,
 Après avoir franchi tous les débris anciens
 Que sema Paracelse, en y mêlant les siens,
 Et l'ère astrologique, où le peuple crédule
 S'inclinait sous Albert, Cardan et Raymond Lulle,
 Vous atteignez au bout, sous un ciel plus serein,
 Le siècle qui précède et le contemporain ;
 Vous verrez tour à tour passer, comme une mode,
Dogme, hecisme, empyrisme, éclectisme, méthode,
 Tour à tour, comme absurde et de mauvais aloi,

S'exiler ce qui fut un article de foi.
 Chaque époque formule une autre théorie;
 Le schisme est dans Salerne et dans Alexandrie,
 Et dans l'Ecole, en proie aux confuses clameurs,
 L'un combat pour le sang, l'autre pour les humeurs.

Dans les temps reculés, et surtout dans les nôtres,
 Combien de fois la foule exalta des apôtres
 Qui, du haut de leur chaire, embrasés de ferveur,
 Proclamaient un secret infaillible et sauveur!
 Du fond de l'Allemagne on voit un jour paraître
 Un homme qui d'abord grandit et parle en maître;
 Sa verge métallique expulse tous les maux;
 Quels gestes! quels regards! l'homme, les animaux,
 Les arbres, les rochers, tout subit ses effluves;
 Le monde fasciné se plonge dans ses cuves,
 Voue à l'antique dogme un ridicule amer,
 Et ne reconnaît plus d'autre dieu que Mesmer.
 Voilà que tout à coup sa gloire est obscurcie;
 L'implacable raison chasse le faux Messie.
 Il fuit, il s'évapore... A peine, en ce moment,
 Ses pâles successeurs, frappés d'isolement,
 Dans le désert d'un rare et crédule auditoire,

Trouvent à pratiquer leur art divinatoire.
 Plus tard la mode adopte un système nouveau :
 Celui-ci ne sort pas d'un délirant cerveau,
 Mais d'un génie ardent que le monde vénère,
 Et que l'humanité rendit trop sanguinaire.
 Dieu merci! sans bannir la sangsue et Broussais,
 Notre prudence a mis un frein à leurs excès,
 Et, livrant un peu moins notre chair amaigrie
 Au reptile aspirant que nous vend la Hongrie,
 Sous un dogme plus juste et plus compatissant,
 Nous conservons encor quelques gouttes de sang.
 En même temps naissaient et mouraient d'autres sectes :
 L'Allemagne, féconde en nouveautés suspectes,
 Nous envoya depuis un Luther médical,
 A la parole austère, au front patriarcal,
 Qui longtemps à la foule autour de lui groupée
 Débâta le néant de sa pharmacopée;
 Mais nos yeux sont enfin dépouillés du bandeau :
 On a vu la fécule au fond du verre d'eau;
 Le culte d'Hahnemann meurt sous nos épigrammes;
 Si ce n'est aujourd'hui quelques légères femmes,
 Qui, faute d'autre mal, inventant les vapeurs,
 S'en vont interroger ses mystères trompeurs,

Aucun grave client n'ose faire l'épreuve
 Ni de ses héritiers, ni même de sa veuve.
 C'est l'Allemagne encor qui naguère voulut
 Accréditer l'eau froide en suprême salut ;
 Rien n'était moins coûteux que de mettre en pratique
 L'efficace moyen de ce dogme aquatique ;
 Aussi regrettons-nous, pour le bien des humains,
 Qu'il soit tombé si tôt, même chez les Germains.
 Et voilà maintenant que le monde et l'Ecole
 Érigent sur l'autel une nouvelle idole :
 Oui, que l'avenir s'ouvre au règne de l'éther !
 Mais craignons que, parfois, un ignare frater,
 Brutal dispensateur du pouvoir qu'il dirige,
 Au delà du sommeil ne pousse le prodige ;
 Qu'à l'œuvre du moment étroitement borné,
 En coupant sans douleur un membre condamné,
 Il ne vienne à blesser, désastre cent fois pire !
 Ou l'organe qui pense, ou celui qui respire,
 Comme si l'on pouvait appeler guérison
 De conserver la vie en tuant la raison.

Ainsi la médecine, à toutes les époques,
 Compta des novateurs plus ou moins équivoques,

Des dogmes tour à tour adoptés ou bannis ;
 Mais, dans cet art formé de tant d'arts réunis,
 Celui qui de plus près touche aux secrets organes
 Enfants cent fois plus de fabuleux arcanes.
 Autant qu'on peut compter de lettres dans ces vers,
 Que dis-je ! autant qu'on foule, au retour des hivers,
 Dans les sentiers des bois, de feuilles entassées,
 Autant la Syphilis a vu de panacées.
 Que de poisons vendus pour baume souverain !
 Quand j'aurais une langue et des poumons d'airain,
 Je les fatiguerais à dénombrer l'histoire
 De ce que la chimie, en son laboratoire,
 Inventa de secrets, d'essais extravagants,
 Débâta de sirops, de tisanes, d'onguents,
 De substances de mort subtilement changées
 En gomme, en élixirs, pilules ou dragées,
 Différentes de goût, de forme, de couleur,
 Et toutes, fruit d'un art imbécile ou jongleur.
 Fatale erreur ! depuis que sur notre hémisphère
 L'enfer maudit jeta ce fléau pestifère,
 Faut-il, je ne dis pas, des hommes sans éclair,
 Tels que Pustel, Hermann, Avisura, Winckler,
 Mais des hommes l'orgueil de la savante Europe,

Fabrice de Hilden, Astruc, Vigo, Fallope,
 Boerhaave, faut-il que ces princes de l'art
 Du funeste Mercure aient suivi l'étendard !
 Paré de ces grands noms, fort de leur patronage,
 Il a saisi le monde ainsi qu'un apanage ;
 Poussé par l'ignorance ou la crédulité,
 Partout, sous mille noms, il s'est accrédité :
 Tantôt son alambic distille avec mystère
L'eau de salubrité, le nectar de Cythère ;
 Tantôt en doux biscuit il calme notre faim ;
 D'autres fois il se glisse avec nous dans le bain ;
 Il ressort tour à tour de l'appareil chimique
 En visqueux opiat, en *sirop balsamique ;*
 Ici Wan-Swieten, germanique échanson,
 Verse à l'humanité sa fatale boisson ;
 Là Chrétien, allongeant ce triste catalogue,
 Du *muriate d'or* préconise la vogue,
 Et du ciel provençal, ou des lieux infernaux,
 Jaillit, sa *poudre* en main, l'infâme Godernaux.
 Que n'a-t-on point osé contre la foi publique ?
 Justement effrayés de l'agent métallique,
 Quelques-uns, pour sauver le malade abattu,
 Des plus vils aliments invoquent la vertu,

Lui font croire qu'un peuple, au détroit de la Sonde,
 Se guérit en mangeant une substance immonde,
 Et, d'une horrible épreuve affrontant les hasards,
 Lui font, tout palpitants, avaler des lézards.

Il en est toutefois qui, libres d'imposture,
 D'un œil plus attentif observant la nature,
 Jusque sous d'autres cieus allèrent conquérir
 De puissants végétaux destinés à guérir,
 Et prônèrent longtemps, comme triple merveille,
 La squine, le gaïac et la salsepareille ;
 Mais, soit que leur savoir de ces nouveaux présents
 Eût mal associé les extraits bienfaisants,
 Soit qu'en bien d'autres sucres que leur sudorifique
 La sage Providence eût mis son spécifique,
 Ces racines, ces bois, qu'ils appelaient *divins*,
 N'opposèrent au mal que des remèdes vains.
 Et le mal poursuivait le cours de ses désastres ;
 Et Syphilis, en proie à d'impurs médicastres,
 Dans le corps maladif, horrible trahison !
 Refoulée un moment, dévorait sa prison,
 Gonflait son noir levain au milieu des artères ;
 Et bientôt ressortaient, par de larges cratères,

Le bubon lancinant, l'ulcus sarcomateux,
 Le nocturne prurit, qui marche devant eux,
 Le squammeux eczéma dont la peau se plastronne,
 Et *Vénus* reprenait sa hideuse couronne;
 Et du virus enfin, père de tous les maux,
 La séve envahissait jusqu'aux derniers rameaux.

Un homme, cependant, dont la philanthropie
 N'était pas une abstraite et superbe utopie,
 Un sage, intelligent non moins que studieux,
 Navré du vaste deuil qui s'offrait à ses yeux,
 Sacrifiait ses jours et ses nuits vigilantes
 Pour saisir les effets et les vertus des plantes,
 Cherchant à découvrir dans ces filles du ciel
 L'antidote impossible à l'art mercuriel.
 C'était peu de cueillir sur nos monts et nos plaines
 L'innombrable tribut des simples indigènes;
 A des soleils plus chauds, sous un climat lointain,
 Son zèle infatigable arrachait un butin;
 Avide possesseur de ces biens salutaires,
 Il les interrogeait dans leurs profonds mystères,
 Étudiait leur goût, leur force, leur parfum,
 Les essayait à part, les mettait en commun,

Observait leurs accords et leurs antipathies,
 Puis fondait en un tout ces diverses parties,
 Et cent fois revenait à des essais nouveaux,
 Sans regretter son or, son temps ou ses travaux.
 C'est ainsi que, sur l'œuvre inclinant son front blême,
 Il consuma vingt ans pour chercher son problème;
 Il le trouve! et d'abord montre, en le proclamant,
 Des malades guéris, invincible argument;
 D'officiels témoins, des hommes de science,
 D'austères magistrats qu'armait la défiance,
 L'attestent de leur voix, le signent de leur main.
 Alors, tel fut toujours l'aveuglement humain,
 Le préjugé, l'envie avec sa dent aiguë,
 La calomnie, experte à broyer la ciguë,
 Dressent leur triple tête et poussent de longs cris;
 Ils ne contestent pas les malades guéris,
 Mais la véracité du remède lui-même;
 Et (souffrez qu'en ce faible et profane poème
 Je puise aux livres saints une comparaison)
 De même que les Juifs, à chaque guérison
 Que le Sauveur divin faisait en leur présence,
 Soutenaient qu'au démon il devait sa puissance,
 Tels ceux-ci prétendaient que des végétaux seuls

N'arrachaient pas ainsi les morts de leurs linceuls,
 Et qu'invisible au fond de la liqueur obscure,
 Par son pouvoir unique agissait le mercure.
 L'intrépide inventeur ne formait que ce vœu ;
 Il demande à passer par l'épreuve du feu :
 Le champ-clos est peuplé d'une foule ennemie :
 On souffle les charbons ; les rois de la chimie,
 Juges impartiaux de ce duel à mort,
 De tous leurs dissolvants activent le ressort,
 Sûrs que, s'il en existe une seule parcelle,
 Le métal sortira du tout qui le recèle.
 Ainsi que trop souvent de zélés alguazils,
 Armés de pistolets, de sabres, de fusils,
 Fouillent tous les recoins d'une demeure honnête,
 Où, dit-on, un coupable a choisi sa retraite,
 Tels ces inquisiteurs torturent en tous sens,
 Pour prendre un malfaiteur, tant de suc's innocents.
 Sur tous les assistants l'incertitude est peinte,
 Le front seul de Boyveau n'en porte pas l'empreinte ;
 Il triomphe : Fourcroy, Darcet et Vicq-d'Azyr
 Ont cherché le mercure..... ils n'ont pu le saisir !

Dès ce jour, consacré par de si hauts suffrages,

La vérité refoule enfin tous les nuages.
 Ce n'est pas tout encore ; elle veut désormais
 N'être pas criminelle en semant des bienfaits ;
 Elle veut opérer des merveilles légales,
 Prendre sa robe au rang des grandeurs médicales,
 Et marcher librement en face du soleil.
 Ses vœux sont accomplis : un arrêt du Conseil
 L'investit pour toujours d'un solennel diplôme,
 Pour domaine savant lui prête le royaume,
 Ratifie en tous lieux ses pouvoirs souverains,
 Et lui livre les jours de ses braves marins.
 Bien plus : dix ans après, quand une nouvelle ère
 Changea la monarchie en état populaire,
 Même aux jours de Terreur où la France aux abois
 Pliait sous les Couthon et les Collot-d'Herbois ;
 Alors que dominait ce comité farouche
 Qui passait chaque tête à sa pierre de touche,
 Et qui, certes, n'eût pas couvert de son appui
 L'homme assez imprudent pour se jouer de lui ;
 Ce terrible pouvoir, changeant de caractère,
 Couvre de sa faveur le secret sanitaire ;
 Mémorable décret, minuté sur vélin,
 Et signé par *Delmas, Treilhard, Carnot, Merlin!*

Nul titre n'est pour lui plus beau que cette page.
Sous les règnes suivants son règne se propage ;
Par un nouveau décret, au Bulletin des lois,
Sous l'ère impériale il affermit ses droits.
Les Bourbons restaurés le raniment encore ;
Juillet le vivifie avec sa chaude aurore,
Et, plein de plus de force, il brille aux jours présents,
Après avoir passé par soixante-dix ans.
Savamment gouverné par la même doctrine,
Pur dans ses éléments, comme à son origine,
En ce moment surtout que de nouvelles mains
A son antique essor ouvrent d'autres chemins,
Sur l'aile des wagons, magique véhicule,
Il vole d'Archangel aux colonnes d'Hercule,
Il atteint Syphilis au bout de l'univers.
Des bords de la Plata couronnés d'arbres verts,
Des sables africains, des flots d'Océanie,
On l'invoque ; il entend l'appel de l'agonie,
Et, dans un court espace, au malade attristé
Le steam-boat voyageur rapporte la santé.

